

Quelle(s) herméneutique(s) pour l'Église d'aujourd'hui et de demain ?

par **Shafique
KESHAVJEE,**

*auteur,
pasteur
et professeur à la
retraite*

Cet article est la version abrégée d'une conférence de l'auteur à la Société vaudoise de théologie. Le sujet qui lui avait été proposé était : « Quelle herméneutique enseigner aux ministres d'aujourd'hui ? » On trouvera la version complète sur le blog www.skblog.ch/shafique.keshavjee@gmail.com.

Comme les lecteurs de Hokhma ne sont pas forcément intéressés par l'enseignement théologique, nous avons retenu les précieuses réflexions de Shafique Keshavjee qui concernent l'herméneutique et l'Église en général.

1. Définition, complexité et tâche de l'herméneutique

Définition

L'herméneutique – originellement la reprise du travail d'Hermès, le messager des dieux, reprise se prolongeant par le déchiffrement des *hermeneia*, les signalisations sur un chemin – a été définie comme art, science, théorie ou pratique de l'interprétation et de la compréhension¹.

¹ Pour l'herméneutique (h.) comme « art de comprendre et d'interpréter », cf. D. Thouard, *Herméneutique contemporaine. Comprendre, interpréter, connaître* (textes clés réunis et présentés par l'auteur), Paris, Vrin, 2011, p. 7. Jean-Yves Lacoste définit l'h. comme « art ou science de l'interprétation » (article « Herméneutique » in Jean-Yves Lacoste (dir.) *Dictionnaire critique de la théologie*, Paris, Quadrige/PUF, 2002, p. 527). L'h. comme « théorie » se trouve chez Pierre

On peut comprendre l'herméneutique comme *art ou pratique*, lorsque la *pertinence* et le *travail effectif* de l'herméneute sont mis en valeur.

Comme *science*, lorsque la *méthode* et l'*universalité* de la démarche herméneutique sont mises en valeur.

Comme *théorie*, lorsque la *réflexivité* et la *problématisation* du travail de l'herméneute et de la démarche herméneutique sont mises en valeur.

L'herméneutique articule trois pôles inséparables : une *pratique* de l'interprétation et de la compréhension, une *objectivation* de la méthodologie de l'interprétation et de la compréhension et une *réflexion critique* sur cette pratique et cette objectivation.

L'*interprétation* peut être définie comme le *processus* allant d'une compréhension superficielle, distante ou fautive à une compréhension qui se veut plus vraie ou approfondie. En ce sens, elle *décrypte* une signification mécomprise. L'interprétation peut être définie aussi comme l'*expression* d'une compréhension singulière. En ce sens, elle *manifeste* une signification nouvelle.

La *compréhension* peut être définie comme l'*effet synthétique* d'une interprétation. En ce sens, elle atteste de la saisie d'une signification. La compréhension peut aussi être définie comme une *capacité* d'empathie. En ce sens, elle réunit deux singularités².

Pour synthétiser, voici une nouvelle proposition de définition.

Bühler (« On appelle l'herméneutique la théorie de l'interprétation ou de la compréhension [...] » (article « Herméneutique » in Pierre Gisel (dir.), *Encyclopédie du protestantisme*, Paris/Genève, Presses universitaires de France/Labor et Fides, (1995) 2006, p. 582) et comme « théorie critique » chez Klauspeter Blaser (« 'Herméneutique' signifie théorie critique de l'interprétation » (*La théologie au XX^e siècle*, Lausanne, L'Age d'Homme, 1995, p. 475). Quant à Anthony C. Thiselton, il commence aussi par définir l'h. comme « théorie de l'interprétation » (« Hermeneutics » in Sinclair B. Ferguson, David F. Wright, J.I. Packer (éds), *New Dictionary of Theology*, Leicester, Inter-Varsity Press, 1988, p. 293). Pour l'h. comme « pratique », cf. *Le Nouveau théo, l'encyclopédie catholique pour tous*, Paris, Mame, 2009. « L'herméneutique (du grec, « expliquer ») définit les principes et les méthodes d'interprétation des textes. C'est une pratique très ancienne dans le judaïsme et le christianisme » (p. 147).

² Pour une première réflexion sur interprétation et compréhension, cf. de D. Thouard, « Comprendre et interpréter », *op. cit.*, pp. 9-16 et les articles « Compréhension », « Comprendre » et « Interpréter » in Jean-Pierre Zarader (dir.), *Dictionnaire de philosophie*, Paris, Ellipses, 2007, pp. 11-13 et 300-301.

L'herméneutique peut être définie comme *la théorie et la pratique de l'interprétation, à savoir d'un comprendre et d'un donner à comprendre qui passe par un déprendre et un reprendre*³.

Complexité

L'herméneutique est un sujet complexe car elle rassemble en elle-même à la fois la problématique de l'interprétation et l'interprétation de cette problématique, une théorisation du comprendre et la compréhension de cette théorisation.

L'herméneutique biblique est un sujet complexe, car elle articule à la fois une herméneutique générale (réflexion « philosophique » fondamentale) et une herméneutique particulière (réflexion « théologique » spécifique sur la Bible)⁴.

³ L'étymologie latine du mot com-prendre (prendre ensemble ou assembler en esprit) est fort instructive. Elle renvoie à la racine *hed-/hend* qui signifie mettre en sa possession. *Prae-heda*, devenu *praeda* a désigné la part de butin pris en premier par le chef. *Praeda* est à l'origine du mot proie. Quant à *pra-heda*, il a donné naissance au mot préhension duquel a dérivé le mot prison. Cette même racine a donc donné les mots appréhension (saisir un danger), appréhender (saisir une personne) et apprendre (saisir par l'esprit). (Cf. René Garrus, *Étymologies du français. Curiosités étymologiques*, éditions Belin, 1996, pp. 38-39). Cette racine linguistique met en évidence le danger de tout acte de comprendre : saisir en enfermant. Un acte de compréhension respectueux de son sujet ou de son objet est, pourrait-on dire, une saisie qui dessaisit. C'est pourquoi elle commence toujours par un déprendre avant de pouvoir poursuivre par un reprendre.

⁴ Sur cette thématique, lire de Paul Ricœur « Herméneutique philosophique et herméneutique biblique » in *Du texte à l'action. Essais d'herméneutique, II*, Paris, Seuil, 1986, pp. 119-133. Ricœur parle de « relation complexe d'inclusion mutuelle » (p. 119). La formule, quoique attirante, n'est pas sans poser problème. Ricœur affirme que « le premier mouvement va du pôle philosophique au pôle biblique » et que « l'herméneutique biblique est une herméneutique régionale par rapport à l'herméneutique philosophique constituée en herméneutique générale » (p. 119). Il nuance immédiatement en affirmant : « L'herméneutique théologique présente des caractères si originaux que le rapport s'inverse progressivement, l'herméneutique théologique se subordonnant finalement l'herméneutique philosophique comme son propre *organon* » (p. 119). Plus loin dans ce texte, il reconnaît magnifiquement que la foi est « la limite de toute herméneutique, en même temps que l'origine non-herméneutique de toute interprétation ; le mouvement sans fin de l'interprétation commence et s'achève dans le risque d'une réponse qu'aucun commentaire n'engendre ni n'épuise » (p. 130). Lorsqu'il s'agira d'interpréter le sens de la résurrection du Christ, Ricœur reconnaît s'éloigner « non seulement de l'interprétation dominante, mais de ce qui demeure le consensus au moins tacite des théologiens dogmaticiens » (Paul Ricœur, *La critique et la conviction*, Hachette Littératures, Paris, 2006, p. 230). Sa réponse est significative. « Mais c'est peut-être là que le philosophe que je suis anime l'apprenti théologien qui s'agite en moi »

Toute interprétation d'un texte biblique est dès lors devenue d'une complexité énorme. Non seulement il est important de saisir « les interprétations des interprétations » au sein même des textes bibliques⁵, puis en dehors des textes bibliques (« les commentaires » et « les commentaires des commentaires »), mais à cela il est devenu nécessaire d'ajouter « les herméneutiques » et « les herméneutiques des herméneutiques », à savoir ce grand courant réflexif (principalement en Occident) sur l'acte même d'interpréter et de commenter⁶.

Tâche

L'herméneutique est, pour reprendre la belle expression de Jean-Yves Lacoste, « fille des distances »⁷. La conscience d'une distance – culturelle, chronologique, philosophique, scientifique, religieuse... – entre une œuvre du passé et l'interprète du présent est à la base de toute réflexion herméneutique⁸.

Mais si une *distance* peut être perçue comme problématique, c'est bien parce qu'une *proximité* est encore ressentie comme profonde.

Ainsi, les philosophes grecs, même s'ils ne percevaient plus le sens des comportements étranges des dieux racontés par Homère, n'en restaient pas moins fascinés par son œuvre. Le recours à l'allégorie leur permettait de postuler et de trouver un sens plus profond.

(p. 230). Ainsi, chez Ricœur, l'« inclusion mutuelle » se conclut finalement par la victoire du pôle philosophique sur le pôle théologique.

⁵ Un exemple parmi mille. Lorsque Luc présente Jésus, c'est une interprétation à côté de celles de Matthieu, Marc et Jean (sans mentionner les apocryphes). Or le Jésus interprété par Luc interprète/explique (*diermèneuein*) lui-même les Écritures (Luc 24,27). Dans ce même Évangile (et différemment de Matthieu) Jésus est présenté en débat d'interprétation avec le diable (Luc 4,9-12) sur des textes des Écritures qui sont eux-mêmes des interprétations de la volonté de Dieu.

⁶ Ainsi, Schleiermacher, Dilthey, Heidegger, Gadamer, Ricœur, parmi bien d'autres, sont devenus des « incontournables » pour toute réflexion herméneutique.

⁷ « [...] l'herméneutique est fille des distances – culturelles et/ou chronologiques – qui nuisent à l'intelligence des textes. Face au problème posé par les objets signifiants dont la signification nous échappe, ou dont nous supposons qu'ils possèdent un sens profond auquel nous n'avons pas ou plus accès, l'h. se propose de déterminer ce que ces objets veulent vraiment dire et d'éprouver si ce qu'ils disent possède une pertinence ici et maintenant » (art. « Herméneutique », *op. cit.*, p. 527).

⁸ C'est l'essor des disciplines historiques en Occident qui a renforcé la prise de conscience d'un écart. En Orient et en d'autres parties du monde moins marquées par l'histoire (elle-même tributaire d'une conscience judéo-chrétienne du rapport au temps), la conscience de la distance est bien plus faible. La lecture des textes religieux, notamment, se vit souvent dans une immédiateté plus grande.

De même, pour les premiers chrétiens, tout en étant tributaires des Écritures juives, il leur fallait trouver un sens nouveau à partir de l'événement de Jésus reconnu comme Messie. Les quatre sens de l'Écriture qui furent progressivement systématisés (sens littéral, sens allégorique, sens moral et sens spirituel) leur permettaient de garder vivant ce lien.

Si la Réforme a revalorisé la *proximité* de la Bible (le sens dans la lettre) avec les préoccupations contemporaines, le siècle des Lumières, et ceux qui ont suivi, ont mis en évidence des *distances* entre le contenu d'une lecture littérale de la Bible avec les découvertes des sciences naissantes⁹.

L'herméneutique a comme tâche *d'articuler une proximité et une distance*, de gérer une distance devenue problématique et de trouver une proximité qui soit saine¹⁰.

Dit autrement, la tâche de l'herméneutique est de *valoriser la précompréhension (élan initial)*, de *comprendre la mécompréhension (barrières en soi et hors de soi)*, de *traverser les incompréhensions (processus de rapprochement)* et de *favoriser de nouvelles compréhensions (saine relation)*.

Comme l'a si bien dit Paul Valéry : « Un état dangereux : croire comprendre »¹¹.

⁹ Une bonne partie de la philosophie et des sciences humaines occidentales s'est constituée à côté ou face aux sciences expérimentales en expansion. Ainsi l'œuvre de Kant a été construite à côté de la physique de Newton (la sauvegarde d'un penser et d'un croire face à l'essor envahissant d'un savoir). La différence proposée par Dilthey entre l'explication (*erklären*, propre aux sciences de la nature) et la compréhension (*verstehen*, propre aux sciences humaines) relève d'une même volonté de protection. Une partie importante des débats herméneutiques me semble tourner autour de la relation entre ces deux concepts. Dit (très, très !) schématiquement : une compréhension sans l'explication (Schleiermacher, Dilthey), une explication sans la compréhension (histoire à prétention « scientifique » ; structuralisme radical) ; une compréhension qui précède, englobe et critique l'explication (Heidegger, Gadamer) ; une explication qui précède, accompagne et critique la compréhension (Habermas) ; une interpénétration entre compréhension et explication (Ricœur) ; une explication (historique) qui précède la compréhension (théologique) (partisans radicaux de l'exégèse historico-critique)...

¹⁰ Il y a deux manières antinomiques d'éliminer la préoccupation herméneutique : a. en décrétant que la distance est minime ou nulle (par des littéralismes anhistoriques ou des universalismes mystiques) ; b. en décrétant que la distance est immense ou insurmontable (par un historicisme relativiste ou une absolutisation du temps présent).

¹¹ *Choses tues* in *Œuvres II*, Paris, Gallimard, 1960, p. 497. Parole qu'il équilibre par : « L'esprit clair fait comprendre ce qu'il ne comprend pas » (*op. cit.*, p. 496).

Dite positivement, cette parole – mise en lien avec l’affirmation de Ludwig Wittgenstein : « Ce que je sais, je le crois »¹² – pourrait être reformulée ainsi : « Un état heureux : comprendre que je crois ».

Dit autrement encore, le travail herméneutique a comme tâche de faire douter d’une conviction initiale (« je croyais bien comprendre ») pour faire accéder à une conviction plus riche (« nous comprenons mieux ce que nous croyons »).

2. Spécificité de l’herméneutique biblique

La Bible peut être lue de mille manières, en d’innombrables lieux et pour de multiples raisons. C’est souvent une chance, parfois aussi une souffrance.

Pour comprendre d’où viennent les divergences potentielles et réelles, il est important de saisir quelques éléments de la diversité des options, lieux, priorités, présupposés, paradigmes et orientations théologiques qui sous-tendent cette diversité.

L’herméneutique biblique, telle que je la conçois, est le fruit d’une « triple écoute »¹³.

Le *Times Magazine* (31 mai 1963) rapporte un propos de Karl Barth donné à ses étudiants, propos souvent cité, selon lequel il faut tenir la Bible dans une main et le journal dans l’autre. La fin est souvent omise. Voici la citation complète :

« [Barth] recalls that 40 years ago he advised young theologians ‘to take your Bible and take your newspaper, and read both. But interpret newspapers from your Bible’. »¹⁴

John Stott, aumônier de la reine d’Angleterre de 1959 à 1991 et inspirateur aussi bien du Mouvement de Lausanne, de l’IFES (GBEU internationaux) et de Scripture Union (mouvement international de

¹² *De la certitude*, Paris, Gallimard, 2006, n° 177, p. 62.

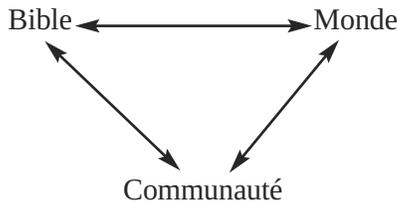
¹³ Cette réflexion m’est inspirée notamment par l’ouvrage de John Stott, *Le chrétien à l’aube du XXI^e siècle*, Québec, La Clairière, 2000.

¹⁴ http://www.ptsem.edu/Library/index.aspx?menu1_id=6907&menu2_id=6904&id=8450. La suite de l’interview est moins connue : “Newspapers, he says, are so important that ‘I always pray for the sick, the poor, journalists, authorities of the state and the church — in that order. Journalists form public opinion. They hold terribly important positions. Nevertheless, a theologian should never be formed by the world around him — either East or West. He should make his vocation to show both East and West that they can live without a clash. Where the peace of God is proclaimed, there peace on earth is implicit. Have we forgotten the Christmas message ?”

la Ligue pour la lecture de la Bible), n'a cessé de répéter, quant à lui, qu'il est important de tenir ensemble « the Word and the World »¹⁵.

Écouter attentivement la Parole (« the Word ») et écouter attentivement le Monde (« the World »), telle est la tâche du chrétien et du théologien. Son chapitre intitulé « L'oreille attentive » comporte toutefois trois sections : « Écouter Dieu », « À l'écoute mutuelle », « À l'écoute du monde ».

Entre la Bible et le Monde, il y a donc un troisième lieu : la Communauté. Et c'est bien à partir d'une « triple écoute » que l'herméneutique se déploie.



Derrière cette apparente simplicité se cache une foisonnante complexité.

La Bible est un Monde. Et ce Monde de la Bible est un Monde de mondes (avec une grande diversité de livres, d'auteurs, de genres littéraires, de contextes historiques, etc.)¹⁶.

¹⁵ « [...] je crois que nous sommes appelés à une tâche difficile et même douloureuse, celle de la 'double écoute'. Je veux dire par là que nous devons écouter attentivement à la fois la Parole ancienne et le monde moderne, en accordant évidemment à chacun le respect particulier qui lui est dû, afin de pouvoir les mettre en relation en restant fidèles à la première et sensibles au second » (*op. cit.*, p. 6).

¹⁶ L'herméneutique biblique est tributaire de notre compréhension de la Bible qui elle-même façonne notre compréhension. Dans *Encyclopédie du protestantisme* c'est Pierre Gisel qui a rédigé (avec Jean Zumstein) l'article sur la Bible. Dans cet article (à mes yeux très stimulant, notamment par sa réflexion critique sur les forces et faiblesses de la « méthode historico-critique » (p. 129) et par son invitation à une lecture « créatrice » (p. 132), Gisel commence par décrire la Bible comme un texte pluriel, clos et passé (p. 114). Ce qui est certes le cas. Mais la Bible est aussi une Parole rassemblée, ouvrante et présente. Et c'est bien l'articulation Texte-Parole, pluriel-canonique, clos-ouvert, passé-présent qui lui donne sa Force. Survaloriser l'un des pôles au détriment de l'autre ne peut qu'affaiblir la lecture. Par ailleurs, la grande diversité d'auteurs et de genres littéraires de la Bible (textes épistolaires, juridiques, poétiques, historiques, paraboliques, liturgiques...) demande qu'une grande diversité de sensibilités et de compétences soient mises en œuvre pour les comprendre. Des historiens universitaires peuvent certes avoir une contribution importante. Mais elle ne peut être seule au fondement de l'interprétation de la Bible. Pour ne mentionner que deux exemples parmi d'autres, les juristes savent bien que le sens d'un texte juridique ne se limite

Le Monde contemporain n'est pas non plus un Monde monolithique. C'est un Monde de mondes (avec un foisonnement de convictions et de pratiques, des plus matérialistes aux plus magiques, des plus conceptuelles au sein d'une Université aux plus ébouriffantes au sein de certains groupes de spiritualité)¹⁷.

D'un côté, il y a le Monde de mondes de la Bible et de l'autre le Monde de mondes d'aujourd'hui. Écouter ensemble et l'ensemble de ces deux Mondes de mondes est dès lors extrêmement ardu et bien sûr impossible pour un seul individu.

Un individu n'aborde jamais ces deux mondes de manière isolée. Entre les deux, il y a toujours la Communauté ou la Tradition¹⁸.

Or « la Communauté » ou « la Tradition » est à son tour d'une extrême complexité, car elle est elle-même un Monde de Communautés et un Monde de Traditions.

Ainsi, s'il y a globalement une « Communauté protestante » et une « Communauté catholique », nous savons tous que chacune d'elles est fort plurielle abritant les plus « libéraux » et les plus « littéraires », les plus « progressistes » et les plus « conservateurs ».

De même s'il y a globalement une « Communauté universitaire », nous savons tous qu'au sein d'une même Faculté ou discipline, les conflits entre instituts, individus et chapelles peuvent être légion. Ce qui complique encore la tâche, c'est que chaque individu peut appartenir à plusieurs communautés.

Mais le plus difficile est encore ailleurs.

En ne nous focalisant que sur « la Bible et le Monde », toute la difficulté réside dans le sens du mot « et »¹⁹.

pas d'abord à l'intention du législateur dans un contexte historique donné, mais que le texte vise à être normatif pour des situations futures et inédites dans lesquelles une nouvelle interprétation sera nécessaire. Et les écrivains savent bien que l'utilisation de plusieurs styles voire de contradictions dans un même texte est volontairement porteuse d'un sens plus complexe (la décomposition systématique des textes en des unités « cohérentes » révélera probablement plus les critères de « cohérence » de l'analyste que ceux de l'auteur).

¹⁷ La littérature foisonnante des quêtes spirituelles dans toutes les directions (chamanisme, néo-paganisme, « New Age », dialogues avec des anges, sorcellerie, occultisme, satanisme...) révèle des expériences qui échappent très largement au monde universitaire et scientifique. Une interprétation « universitaire » de la Bible qui éliminerait de manière *a priori* tout esprit, ange ou démon, ne pourrait être que peu pertinente pour donner des critères de discernement dans ce dangereux foisonnement.

¹⁸ Gadamer a eu le grand mérite de revaloriser la thématique de la « tradition » dans la réflexion herméneutique. Cf. *Vérité et méthode*, Paris, Seuil, 1996, pp. 298s.

¹⁹ Le professeur Pierre Bonnard a marqué des générations d'étudiants en les rendant notamment attentifs à la grande diversité de sens du petit mot *kai* !

Comment articuler la Bible *et* le Monde ? Lequel a priorité sur l'autre ? Même si tous les protestants peuvent éventuellement affirmer que c'est la Bible qui fait autorité, les divergences peuvent être radicales.

Ainsi, bien des réformés reprochent aux évangéliques de ne pas assez écouter les bonnes choses du Monde (apports des sciences et des sciences humaines, les revendications légitimes d'une société en évolution, etc.) et dès lors de mal écouter la Bible (en quoi ils ont souvent raison). En retour bien des évangéliques reprochent aux réformés de trop écouter les mauvaises choses du Monde (idéologies matérialistes, « l'esprit du temps », etc.) et dès lors de mal entendre la Bible (en quoi ils ont souvent raison aussi).

Barth invitait ses étudiants à interpréter le journal à partir de la Bible. À sa suite, quoique dans un registre bien différent, George Lindbeck utilise fréquemment la métaphore de « l'Écriture absorbant le monde »²⁰.

Toute herméneutique biblique, à partir d'une *tradition de lecture*²¹, cherche à articuler le Monde et la Bible. Les différences résultent des priorités d'articulation voire d'absorption mises en œuvre²².

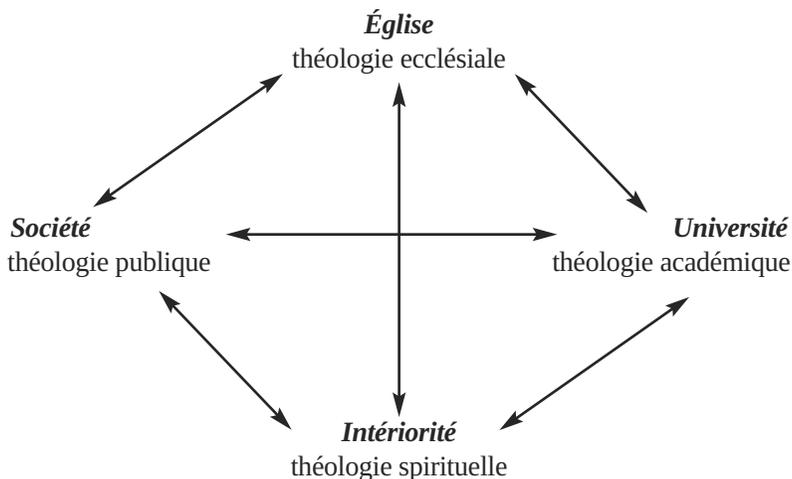
²⁰ Cf. l'article éclairant de Marc Boss « Le postlibéralisme : un programme herméneutique » in Marc Boss, Gilles Emery et Pierre Gisel eds *Postlibéralisme ? La théologie de George Lindbeck et sa réception*, Genève, Labor et Fides, 2004, pp. 113-138.

²¹ Les lectures confessionnelles (lectures catholiques, protestantes, orthodoxes...) comme les lectures à prétention « scientifique » (ou auto-proclamées comme « critiques ») (lectures historico-critiques, structuralistes, psychologiques, sociologiques...) sont toutes élève des « traditions de lecture ». Les unes comme les autres sont « critiques » de positions adverses. Il serait donc erroné de jouer une herméneutique de la tradition (par ex. Gadamer) contre une lecture critique (Habermas). Pour une présentation brillante de ces deux auteurs et leur dépassement en une « herméneutique critique », lire l'article de Paul Ricœur « Herméneutique et critique des idéologies » in *Du texte à l'action. Essais d'herméneutique, II*, Paris, Seuil, 1986, pp. 333-377. Alors que Paul Ricœur « accepte volontiers de dire que la critique des idéologies élève sa revendication à partir d'un autre lieu que l'herméneutique [...] » (p. 372), je pense que la critique naît toujours d'une herméneutique et d'une tradition de lecture.

²² Les divergences entre herméneutiques bibliques résident principalement dans les différences d'autorité ultime accordée soit à l'Écriture, soit au Monde pour la compréhension de Dieu, des lois de la nature et de l'identité humaine. Elles résident aussi dans les accents particuliers des uns et des autres : sur les auteurs et destinataires des textes, les contextes historiques et culturels des textes, les origines des textes, les structures des textes, les lecteurs et réceptions des textes, la cohésion des textes (canon), l'actualité des textes...

3. Quatre lieux de l'herméneutique théologique

Depuis David Tracey²³, il est devenu courant de présenter trois lieux (ou publics) privilégiés de la théologie : l'Université, l'Église et la société. À ces trois lieux, il m'a semblé pertinent d'en expliciter un quatrième : l'intériorité²⁴.



²³ *The Analogical Imagination. Christian Theology and the Culture of Pluralism*, Londres, SCM Press, 1981 ; New York, Crossroad, Publishing Company, 1987.

²⁴ Shafique Keshavjee, *Une théologie pour temps de crise*, Genève, Labor et Fides, 2010, p. 150.

Les quatre « lieux » de la théologie

Les quatre lieux principaux où s'élabore la théologie chrétienne sont : l'Église, l'Université, la société et l'intériorité. Seule une articulation différenciée de ces quatre lieux assure une fécondité à la production théologique.

1. La théologie ecclésiale

La théologie ecclésiale s'élabore au sein d'une Église (ou d'une communion d'Églises). Elle est au service de l'Église (ou d'une communion renforcée des Églises).

2. La théologie académique

La théologie académique s'élabore au sein d'une Université. Elle est en débat avec tous les savoirs disponibles.

3. La théologie publique

La théologie publique s'élabore au sein de différents espaces de la société. Elle est au service d'une plus grande convivialité de ces espaces.

4. La théologie spirituelle

La théologie spirituelle s'élabore au sein d'une intimité (personnelle et communautaire). Elle féconde et se laisse féconder par les trois autres formes de théologie.

Si l'on accepte ces quatre lieux (ou pôles), il est possible alors de reconnaître que l'herméneutique théologique aura quatre visages différents selon le lieu (ou pôle) privilégié.

1. Une herméneutique théologique *ecclésiale* cherchera à écouter prioritairement à la fois la Bible, ses traditions spécifiques et le « monde de l'Église » (défis, besoins, découvertes, crises...) en dialogue avec les autres pôles.

2. Une herméneutique théologique *universitaire* cherchera à écouter prioritairement à la fois la Bible, ses traditions spécifiques et le « monde de l'Université » (nouvelles recherches, nouveaux défis, nouvelles pédagogies...) en dialogue avec les autres pôles.

3. Une herméneutique théologique *publique* cherchera à écouter prioritairement à la fois la Bible, ses traditions spécifiques et « le monde de la société » (monde politique, monde de l'agriculture, monde de l'économie, monde artistique...) en dialogue avec les autres pôles²⁵.

²⁵ Ainsi les herméneutiques des théologies de la libération, les herméneutiques post-coloniales, les herméneutiques des théologies féministes, etc., sont nées de prises de conscience des évolutions au sein de la société et de la quête de nouvelles pertinences de la Bible pour ne pas seulement interpréter le monde, mais le *transformer*.

4. Une herméneutique théologique *spirituelle* cherchera à écouter prioritairement à la fois la Bible, son identité (personnelle et communautaire) spécifique et « le monde de l'intériorité » (intuitions, découvertes, obstacles, joies...) en dialogue avec les autres pôles.

Ces quatre visages sont, à mes yeux, tous nécessaires.

1. La théologie *ecclésiale* est largement confessionnelle encore, même si en certains lieux elle devient résolument plus interconfessionnelle. L'aspiration à mieux rassembler les protestants (réformés, évangéliques, communautés de migrants) pour un témoignage plus uni est une des motivations à repenser la formation (quels que soient les lieux).

2. La théologie *universitaire* est en pleine mutation (disparition de la Faculté de théologie de Neuchâtel, tentation non seulement de « dés-Églisation » mais aussi de déchristianisation, etc.). Mais plus fondamentalement encore le monde universitaire a dû reconnaître que ses seules offres de formation étaient insuffisantes pour répondre aux besoins de la société. D'où l'essor très rapide des HES (Hautes Écoles Spécialisées). Swissuniversities rassemble dorénavant en un seul organe hautes écoles universitaires, hautes écoles spécialisées et hautes écoles pédagogiques²⁶.

3. Si la théologie *publique* est largement déficiente, c'est parce que la majorité des enseignants actuels sont des professeurs de théologie universitaires peu ou pas engagés dans la complexité de la société. Permettre à des agronomes, des physiciens, des juristes, des économistes, des médecins, des spécialistes de l'art... d'enseigner la « triple écoute » est une des motivations à repenser la formation (quels que soient les lieux)²⁷.

4. La théologie *spirituelle* est un parent pauvre de la formation théologique (en tout cas chez les protestants). Revaloriser cette théologie spirituelle est une des motivations à repenser la formation (quels que soient les lieux).

²⁶ « Le 21 novembre 2012, les hautes écoles universitaires, les hautes écoles spécialisées et les hautes écoles pédagogiques de Suisse ont fondé ensemble l'association swissuniversities. Sa tâche principale est d'abord de préparer progressivement la fusion des trois Conférences des recteurs actuelles, la CRUS, la KFH et la COHEP en la conférence des recteurs des hautes écoles suisses unique. Cette nouvelle instance est prévue dans la nouvelle Loi fédérale sur l'encouragement des hautes écoles et la coordination dans le domaine suisse des hautes écoles (LEHE) qui entrera en vigueur en 2015 » <http://www.swissuniversities.ch/fr/>.

²⁷ Ainsi, il n'existe pratiquement aucune « théologie de l'agriculture » alors que près d'un être humain sur deux dans le monde vit encore dans une famille paysanne (2-6 % dans les pays techniquement développés ; 50-80 % ailleurs).

4. Complexité de l'herméneutique théologique

L'herméneutique théologique articule une double complexité : à l'interne (articulation de ses disciplines) et à l'externe (articulation aux autres disciplines).

Ayant développé ces réflexions ailleurs, j'en rappelle très brièvement quelques-unes ici²⁸.

À l'interne

La théologie étant fondamentalement une seule discipline avec trois dimensions (historique, systématique et pratique)²⁹, elle peut être déclinée par un certain nombre de sous-disciplines. Un des « drames » de la théologie académique contemporaine me paraît être l'hypermotivation et l'autonomisation (académique et institutionnelle) de ces sous-disciplines.

Les disciplines de la théologie

La théologie est fondamentalement une unique discipline composée de sous-disciplines devant être articulées entre elles.

1. Les sous-disciplines de la théologie

Les sous-disciplines principales de la théologie sont :

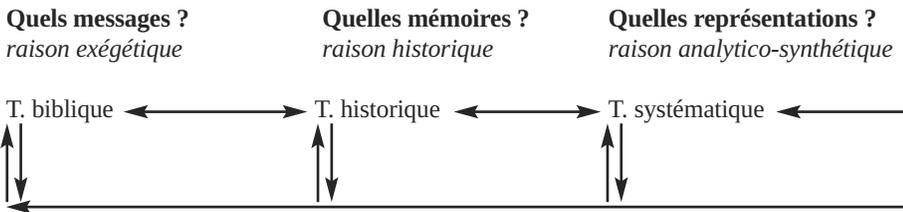
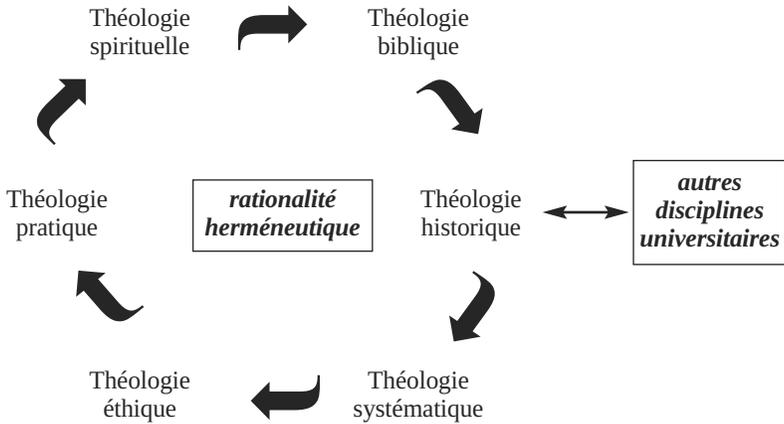
- la théologie pratique
- la théologie biblique
- la théologie spirituelle
- la théologie historique
- la théologie systématique
- la théologie éthique

2. L'articulation des sous-disciplines

Seule une différenciation et une articulation des sous-disciplines assure à la théologie sa cohérence et sa fécondité.

²⁸ « Les disciplines de la théologie » in *Une théologie pour temps de crise*, op. cit., pp. 151-157. « Le cercle des sciences et des disciplines », op. cit., pp. 192-196.

²⁹ Je suis redevable à Pierre Gisel d'avoir toujours insisté à juste titre sur ces trois dimensions.



Chaque sous-discipline est dans une relation de « boucle rétroactive » avec chacune des autres sous-disciplines.

À l'externe (consulter la page 98, puis reprendre au point 5)

5. Conflit et complémentarité des herméneutiques théologiques

Si l'herméneutique théologique est un problème, c'est bien parce qu'il y a le problème des herméneutiques théologiques qui ne se comprennent pas.

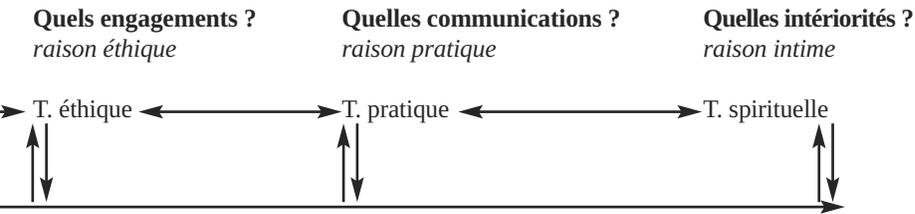
De vrais conflits herméneutiques existent entre les théologiens, entre les traditions théologiques et au sein des traditions théologiques.

Et dans ces conflits, la place à accorder à « la méthode historico-critique » joue un rôle important.

Pour l'Église catholique romaine, la place de cette méthode est précisée dans un document important de la Commission biblique pon-

tificale³⁰. Elle y est présentée comme « la méthode indispensable pour l'étude scientifique du sens des textes anciens », une méthode pouvant être « utilisée de façon objective ». Les limites de la méthode seraient doubles : soit lorsque la méthode est accompagnée d'*a priori* liés à des options herméneutiques ; soit lorsqu'elle prétendrait avoir le monopole sur d'autres méthodes tout aussi nécessaires.

³⁰ « Interprétation de la Bible dans l'Église » (document de la Commission biblique pontificale présentée par le cardinal Ratzinger au pape Jean Paul II au cours de l'audience du 23 avril 1993). Cf. http://www.vatican.va/roman_curia/congregations/cfaith/pcb_doc_index_fr.htm (document 34). Pour une traduction française en ligne, cf. <http://www.portstnicolas.org/l-accastillage/vatican/article/interpretation-de-la-bible-dans-l-eglise>. Le document commence par affirmer : « La méthode historico-critique est la méthode indispensable pour l'étude scientifique du sens des textes anciens. Puisque l'Écriture Sainte, en tant que 'Parole de Dieu en langage d'homme', a été composée par des auteurs humains en toutes ses parties et toutes ses sources, sa juste compréhension non seulement admet comme légitime, mais requiert l'utilisation de cette méthode ». L'évaluation de la méthode



(Shafique Keshavjee, *Une théologie pour temps de crise*, Genève, Labor et Fides, 2010, pp. 154, 157)

est ensuite nuancée : « Quelle valeur accorder à la méthode historico-critique, en particulier au stade actuel de son évolution ? C'est une méthode qui, utilisée de façon objective, n'implique de soi aucun *a priori*. Si son usage s'accompagne de tels *a priori*, cela n'est pas dû à la méthode elle-même, mais à des options herméneutiques qui orientent l'interprétation et peuvent être tendancieuses ». Puis le document continue en rappelant l'importance d'autres outils (analyses rhétorique, narrative, sémiotique ; approche canonique, par recours aux traditions juives d'interprétation, par l'histoire des effets du texte ; approches par les sciences humaines (sociologique, anthropologie culturelle, psychologiques et psychanalytiques), approches contextuelles (libérationniste, féministe). Le document se démarque alors de la lecture fondamentaliste. « La lecture fondamentaliste part du principe que la Bible, étant de Dieu inspirée et exempte d'erreur, doit être lue et interprétée littéralement en tous ses détails. Mais par interprétation 'littérale' elle entend une interprétation primaire, c'est-à-dire excluant tout effort de compréhension de la Bible qui tienne compte de sa croissance historique et de son développement. Elle s'oppose donc à l'utilisation de la méthode historico-critique, comme de toute autre méthode scientifique d'interprétation de l'Écriture. La lecture fondamentaliste a eu son origine dans une préoccupation de fidélité au sens littéral de l'Écriture. Après le siècle des Lumières, elle s'est présentée, dans le protestan-

THÉOLOGIES

SCIENCES HUMAINES

« raison herméneutique »

SCIENCES DES RELIGIONS

LINGUISTIQUE PHILOGIE HISTOIRE PSYCHOLOGIE SOCIOLOGIE ÉTHNOLOGIE DROIT SCIENCES POLITIQUES ÉCONOMIE...

SCIENCES

« raison empirico-théorique »

SCIENCES MÉDICALES ÉTHOLOGIE
BIOLOGIE CHIMIE
PHYSIQUE...

MATHÉMATIQUES

« raison logico-déductive »

ÉPISTÉMOLOGIES...

PHILOSOPHIES

« raison spéculative ou raison des raisons »

ARTS

« raison intuitivo-imaginative »

La théologie (au pluriel) est – ou devrait être – en dialogue non seulement avec la science des religions (au pluriel), et les sciences humaines de manière plus large, ainsi qu'avec son partenaire séculaire la philosophie (au pluriel), mais avec l'ensemble des sciences, des mathématiques et des arts.

(Shafiqe Keshavjee, *Une théologie pour temps de crise*, Genève, Labor et Fides, 2010, p. 196)

Il est intéressant de constater tout le chemin parcouru par l'Église catholique quant à l'intégration d'une méthode, souvent rejetée officiellement dans le passé, mais déjà intégrée par de nombreux théologiens catholiques « d'avant-garde ». Aujourd'hui, c'est le cœur du Vatican qui fait l'éloge d'une méthode que Jean Zumstein a pu définir comme « l'expression classique de la façon dont le protestantisme a lu la Bible en situation de modernité »³¹ !

tisme, comme une sauvegarde contre l'exégèse libérale. » Commence alors le chapitre consacré à l'herméneutique dans lequel le document reconnaît les apports et les limites de certaines herméneutiques. « Il faut reconnaître, en effet, que certaines théories herméneutiques sont inadéquates pour interpréter l'Écriture. Par exemple, l'interprétation existentielle de Bultmann conduit à enfermer le message chrétien dans le carcan d'une philosophie particulière. De plus, en vertu des pré-supposés qui commandent cette herméneutique, le message religieux de la Bible est vidé en grande partie de sa réalité objective (par suite d'une excessive « démythologisation ») et tend à se subordonner à un message anthropologique. » Le texte se poursuit par la présentation de la spécificité de l'interprétation catholique (interprétation dans la tradition biblique, dans la Tradition de l'Église) et finalement par un chapitre consacré à l'interprétation de la Bible dans l'Église. Dans la conclusion, il est rappelé « que la nature même des textes bibliques exige que, pour les interpréter, on continue à employer la méthode historico-critique, au moins dans ses opérations principales ». Finalement, les limites de la méthode sont rappelées. « La méthode historico-critique, en effet, ne peut prétendre au monopole. Elle doit prendre conscience de ses limites, ainsi que des dangers qui la guettent. Les développements récents des herméneutiques philosophiques et, d'autre part, les observations que nous avons pu faire sur l'interprétation dans la Tradition Biblique et dans la Tradition de l'Église ont mis en lumière plusieurs aspects du problème de l'interprétation que la méthode historico-critique avait tendance à ignorer ».

³¹ « La méthode historico-critique est sans doute l'expression classique de la façon dont le protestantisme a lu la Bible en situation de modernité. Cette méthode prend son essor durant le siècle des Lumières. [...] De façon globale, on peut dire que l'objectif de la méthode historico-critique consiste à établir *le sens premier* d'un texte à l'exclusion de tout autre. Par sens premier d'un texte, il faut entendre le sens que ce texte revêtait dans son contexte de communication initial. Cet établissement du sens premier du texte est conduit selon une méthodologie qui se veut scientifique et régulée par une déontologie trouvant sa source dans l'humanisme des Lumières. La dimension polémique du projet est évidente : l'interprétation de l'Écriture est arrachée au pouvoir de l'Église ; elle est désormais l'apanage d'une lecture qui se veut autonome, rationnelle et critique. [...] Dans le champ du travail historico-critique, le consensus se constitue par *voie discursive*. La solidité de l'argumentation et sa clarté sont prépondérantes. Le lieu où s'établit ce consensus est l'auditoire universel, c'est-à-dire la communauté des esprits qui souscrit à cette règle dans l'élaboration du savoir. Les arguments d'autorité et les convictions *a priori* ne sauraient être pris en considération », Jean Zumstein, « Bible » in *Encyclopédie du protestantisme*, Quadrige/PUF, 2006, pp. 122-123.

Les catholiques seraient-ils devenus protestants non seulement en revalorisant la Bible, mais aussi en se fondant sur la méthodologie par excellence du protestantisme ? Il y a certes eu rapprochement, mais les différences d'intégration de « la Tradition et des traditions » demeure source de divergences profondes.

Mais peut-on vraiment dire que la méthode historico-critique soit l'expression classique de la façon dont le protestantisme a lu la Bible en situation de modernité ? Certainement pas ! Le protestantisme étant pluriel, le rapport à « la » méthode historico-critique l'est aussi³².

Les divergences de compréhension touchent de nombreux domaines :

- la détermination de ce qu'est une « science » ou une « méthodologie scientifique » ;
- la place des convictions *a priori* dans une démarche cognitive ;
- la détermination de ce qu'est un « auditoire universel »³³ ;
- l'exclusion ou non de tout autre sens du texte que le premier, etc.

³² Comme tous les autres sujets abordés dans ce texte, celui-ci est fort complexe. Impossible d'en dessiner un panorama. Il y a les exégètes/historiens qui ne disent que *oui* à cette méthode. Il y a les théologiens qui lui disent *oui et (un peu) non* (ainsi Daniel Marguerat, George Lindbeck, Pierre Gisel, parmi bien d'autres théologiens protestants). Il y a les théologiens qui disent *non et oui* à cette méthode (en contestant les présupposés a-théologiques de nombreux exégètes, en intégrant positivement toutes les méthodes disponibles et en critiquant le manque de culture littéraire des littéralistes, cf. les nombreux contributeurs de Kevin J. Vanhoozer (éds), *Dictionary for Theological Interpretation of the Bible*, Grand Rapids, Baker, 2005). Et finalement il y a ceux qui ne disent que *non* à cette méthode.

³³ Les textes de la Commission biblique pontificale et de Jean Zumstein me semblent manquer de profondeur quant à leur réflexion (ou manque de réflexion) sur l'épistémologie des sciences (cf. les travaux d'Imre Lakatos, de Paul Feyerabend, de Michael Polanyi...), la place du « sujet » dans tout savoir « objectif », la prétendue neutralité des méthodes, la revendication d'un « auditoire universel », etc. À mes yeux, il n'y a pas d'exégèse sans exégète, de méthode sans présupposés théologiques et philosophiques, de savoir sans lieu de production du savoir. Sur ce sujet, lire l'ouvrage fort instructif de Thomas Römer, *La Bible, quelles histoires !*, Montrouge/Genève, Bayard/Labor et Fides. L'auteur y affirme clairement sa prétention à développer une « approche de type universitaire, avec son exigence de neutralité sur le plan confessionnel » (p. 13) (ainsi, le fondement d'une faculté de théologie protestante serait une approche prétendument neutre confessionnellement !) et de faire une lecture de la Bible « sans préjugés » (p. 51) (alors que le livre révèle excellemment les conflits idéologiques qui traversent cette lecture appelée « la science » p. 9).

Et toutes ces divergences induisent des conflits herméneutiques fort complexes !

D'une certaine manière, elles peuvent se cristalliser sur l'acceptation ou non de l'axiome de Semler (1725-1791). Selon cet axiome, le texte biblique « est comparable à tout autre texte de la littérature mondiale et doit donc être lu selon les méthodes en usage dans les sciences littéraires et historiques »³⁴.

Accepter cet axiome sans restrictions, c'est nier la spécificité de la Bible qui donne à croire que Dieu parle et qu'il intervient dans l'histoire.

Refuser totalement cet axiome, c'est refuser de reconnaître que la Bible est aussi pleinement humaine et qu'elle est aussi comparable à tout autre texte de la littérature mondiale.

Alors que les exégètes protestants des Facultés de théologie universitaires ont tendance à accepter cet axiome (sans restrictions, ou avec très peu), les exégètes évangéliques des Facultés de théologie universitaires ou des Instituts de formation biblique ont tendance à le refuser (avec détermination, ou en tout cas, comme seule approche possible).

Personnellement, j'ai toujours plaidé pour une pluralité de méthodologies aussi bien au sein des Facultés de théologie universitaire³⁵ que parmi les divers lieux de formation théologique. Une complémentarité des herméneutiques me semble possible.

Cela dit, je considère qu'une acceptation sans restriction aucune de l'axiome de Semler (« Dieu n'intervient pas ») est clairement anti-thétique avec la foi chrétienne puisqu'elle nie *par principe* que Dieu puisse intervenir dans l'histoire et qu'il a pu ressusciter Jésus d'entre les morts³⁶. Et je considère qu'une acceptation critique de l'axiome (reconnaissance de l'humanité des textes et critique des présupposés agnostiques ou athées du chercheur) est fort utile pour mettre en valeur la pleine humanité de la Bible, de Jésus lui-même et de tous ses témoins.

Je reformulerai dès lors l'axiome de Semler de la manière suivante :

³⁴ Jean Zumstein, « Bible » in *Encyclopédie du protestantisme*, op. cit., p. 123.

³⁵ Cf. l'annexe « Théologie ecclésiale et théologie universitaire ».

³⁶ Pour une analyse fine de cette problématique, lire d'Olivier Keshavjee, *Michael Polanyi. L'implication personnelle du sujet dans la connaissance*, UNIL/UNIGE, 2012 (mémoire de master en théologie ayant obtenu un prix de faculté de l'UNIL), pp. 66-80. <http://www.theologeek.ch/wp-content/uploads/2012/11/OKeshavjee-Polanyi-v1.2.pdf>. Voir aussi l'article sur son blog « L'axiome de Semler » <http://www.theologeek.ch/2013/10/03/axiome-de-semler/>.

Par son humanité, la Bible est comparable à tous les textes de la littérature mondiale. Elle peut et doit être lue selon toutes les méthodes en usage dans les disciplines littéraires, historiques et autres. Par sa spécificité, la Bible n'est pas que comparable à tous les textes de la littérature mondiale. Elle peut et doit être lue par des méthodes qui incluent l'action possible de Dieu dans le passé et le présent.

Au-delà de ces conflits méthodologiques, le problème est plus profond : les enjeux ne concernent pas seulement ou avant tout « le savoir », mais bien d'abord « le pouvoir »³⁷.

Qui a le *pouvoir* d'interpréter la Bible ? L'Université ou l'Église ? Vouloir « arracher » l'interprétation de l'Écriture au « pouvoir de l'Église » (Jean Zumstein) est clairement un nouvel acte de pouvoir.

Alors que, dans l'Église catholique, le pouvoir de l'interprétation revient traditionnellement et finalement au « magistère » (ensemble des évêques avec le pape), dans les Églises réformées, ce pouvoir est confié aux professeurs de théologie. « Évêques occultes » pourrait-on les nommer³⁸, ce sont eux qui ont la charge de former les futurs ministres qui, à leur tour, enseigneront la « bonne interprétation » des Écritures aux fidèles.

6. Herméneutiques et paradigmes

Pour comprendre l'incompréhension, il est important de mettre en lumière les paradigmes des uns et des autres (Edgar Morin)³⁹. Toute ma réflexion de ces dernières années tourne autour de la

³⁷ Le texte de J. Zumstein est très clair : « La dimension polémique du projet est évidente : l'interprétation de l'Écriture est arrachée au pouvoir de l'Église [...] » (*op. cit.* p. 122).

³⁸ À juste titre, le manque de transparence et de « démocratie » dans l'élection actuelle des évêques peut être critiqué par des protestants. Mais il faudrait que ceux-ci « balaient devant leurs portes » et se demandent *comment* et *par qui* leurs propres « évêques » (censés assurer la « saine » interprétation des Écritures) sont nommés et pour quelles *finalités* ils travaillent.

³⁹ « Pour accéder à la compréhension, il faut reconnaître les paradigmes, c'est-à-dire les structures de pensée qui nous gouvernent et qui gouvernent les autres. [...] Mais que comprend-on dès lors que nous sommes conscients de nos paradigmes et de ceux de l'autre ? On comprend l'incompréhension ! L'acquis est capital. Nous parvenons à l'intelligibilité de l'inielligibilité dans les relations humaines » (Edgar Morin, « L'enjeu humain de la communication » in *La communication. État des savoirs*, Auxerre, Sciences Humaines éditions, 2005, p. 24).

thématique des paradigmes et de ce que j'ai appelé les « holoparadigmes »⁴⁰.

Un paradigme peut être défini comme la « théorie d'ensemble » ou le modèle d'explication, de compréhension et d'orientation qui structure toute vision du monde.

Alors qu'une vision du monde est un ensemble de concepts, de métaphores, de récits et de pratiques qui composent et orientent notre regard, un paradigme est la structure fondamentale et exemplaire qui organise cet ensemble⁴¹.

Il m'apparaît qu'il y a deux sortes de paradigmes : les holoparadigmes (ou macroparadigmes) portant sur la *totalité* du monde et les meroparadigmes (ou microparadigmes) portant sur une *partie* du monde⁴².

Trois holoparadigmes principaux me semblent être en compétition pour dominer nos intelligences : un holoparadigme matérialiste, un holoparadigme monothéiste et un holoparadigme monoholiste (unité-totalité articulant le spirituel et le matériel). Chacune de ces grandes visions du monde se décline en d'innombrables variantes et chacune intègre des éléments des autres.

À ces trois grands holoparadigmes peut être adjoint un quatrième : un holoparadigme séculariste et agnostique. Ce modèle qui propose une suspension des points de vue ultimes pour permettre à chacun de se déterminer se transforme souvent en un modèle d'im-

⁴⁰ Shafique Keshavjee, « Intelligence de la création dans les religions », in *Origine, Ordre et Intelligence, la Science et la Foi*, Pierre Berthoud et Paul Wells (éds), éditions Excelsis/éditions Kerygma, Cléon d'Andran/Aix-en-Provence, 2010 ; « L'orthodoxie radicale et la théologie des religions » in H.-CH. Askani, D. Andronicos et al. (éds), *Où est la vérité ? La théologie aux défis de la Radical Orthodoxy et de la déconstruction*, Genève, Labor et Fides, 2012, pp. 75-102. Mon dernier livre, *La reine, le moine et le glouton. La grande fissure des fondations* (Paris, Seuil, 2014) traite de cette thématique sur un mode romanesque.

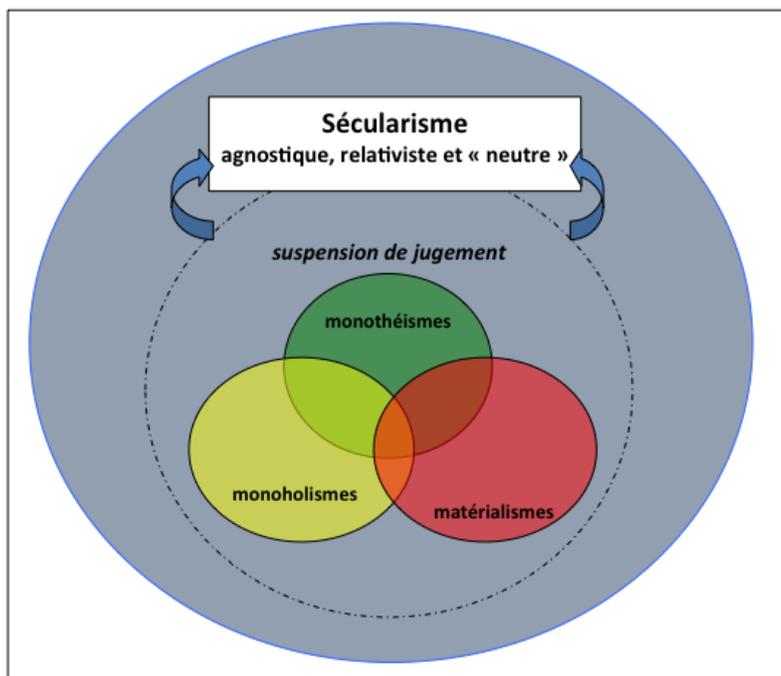
⁴¹ Le concept de « paradigme » a été revalorisé par Thomas Kuhn dans le domaine de l'histoire des sciences pour rendre compte de « ce que les membres d'une communauté scientifique possèdent en commun ». Cf. Thomas Kuhn, *La structure des révolutions scientifiques* (1970), Paris, Flammarion, 2008, p. 240. La première édition de cet ouvrage a paru en anglais en 1962 et la seconde en 1970. Dans la postface de cette dernière édition, Kuhn met en évidence deux sens principaux donnés au concept de paradigme : un sens global de *théorie d'ensemble* et un sens particulier de *modèle explicatif*. Même si le concept de paradigme chez Kuhn s'applique en priorité à l'idée d'un « modèle explicatif dominant au sein d'une discipline scientifique » (cf. art. « paradigme » in Jean-François DORTIER (dir.) *Le dictionnaire des sciences humaines*, Auxerre, Sciences humaines, 2004, p. 627), il me semble utilisable en dehors du champ scientifique, à la condition que l'extension de son usage soit consciente.

⁴² Concepts construits sur les racines grecques *holos*, totalité et *meros*, partie.

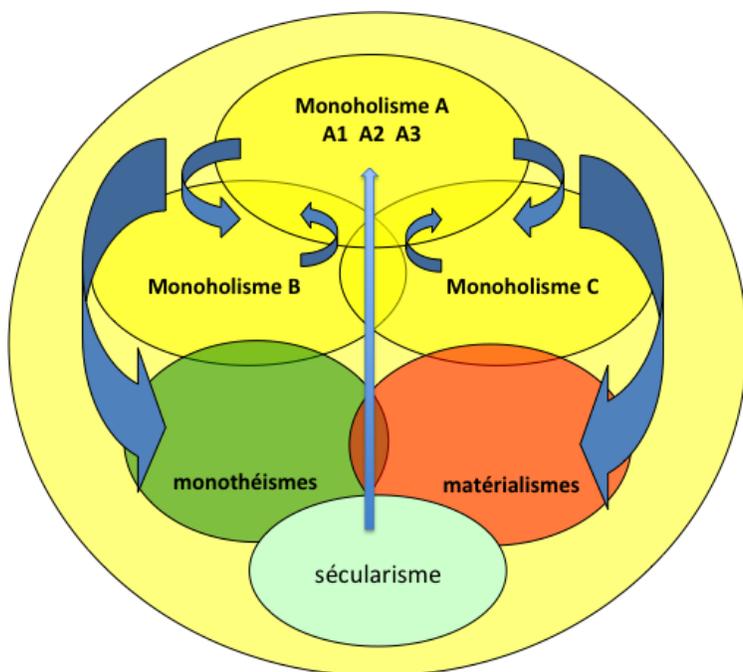
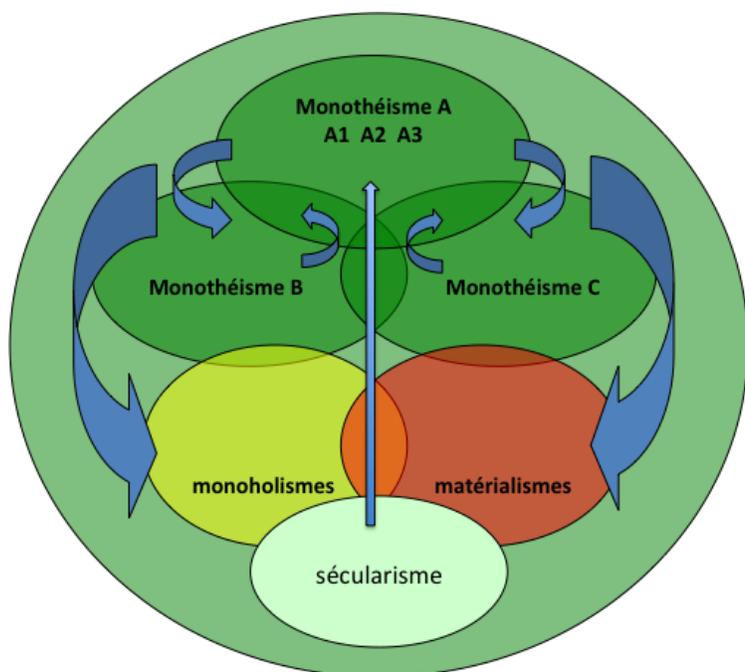
position du seul point de vue considéré comme légitime, à savoir le point de vue séculariste et agnostique⁴³.

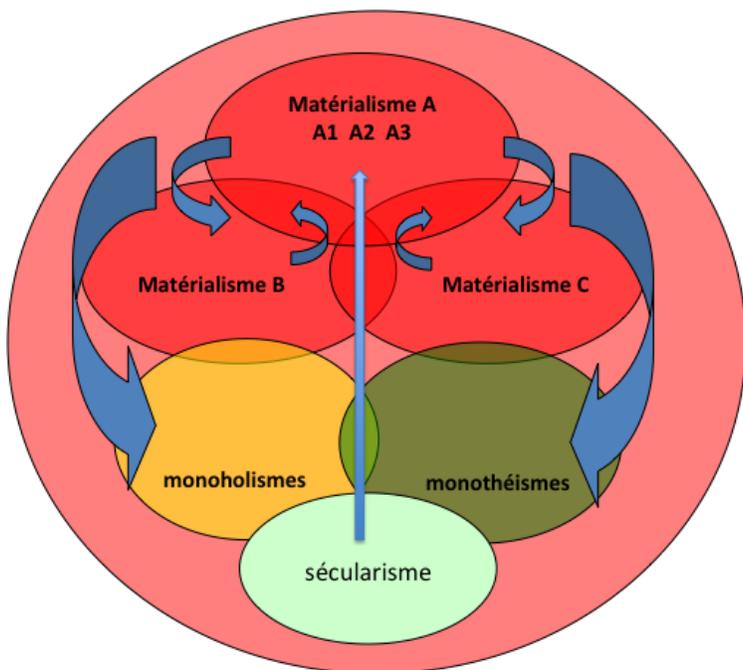
Les conflits herméneutiques résultent notamment des holoparadigmes différents dans lesquels la Bible est interprétée. L'exégèse à prétention scientifique décrète que *seul* un holoparadigme matérialiste (athéisme méthodologique voire ontologique) ou agnostique est acceptable. L'exégèse convictionnelle chrétienne reconnaît que *seul* un holoparadigme monothéiste rend adéquatement et ultimement compte de son « objet » d'étude.

D'où les inévitables conflits.



⁴³ Les Universités et, de manière plus large, les pouvoirs politiques des sociétés occidentales sont tentés d'imposer ce modèle séculariste et agnostique à tous (espaces publics, médias, écoles d'État...).





7. L'herméneutique et l'herméneute

Si l'herméneutique n'est pas « une méthode objective », mais bien un processus interprétatif d'un sujet appartenant à une tradition de convictions, alors il ne peut y avoir de réflexion sur l'herméneutique sans réflexion sur l'herméneute.

Dans le bouddhisme, comme d'ailleurs dans toutes les traditions religieuses, il est impensable de séparer sagesse, éthique et pratique. Ainsi, le Noble sentier octuple (la 4^e Noble Vérité) – le Sentier qui mène à la libération – articule les trois dimensions. Pas de compréhension juste, de pensée juste, de parole juste (sagesse), sans action juste, moyens d'existence justes, effort juste (éthique), attention juste et concentration juste (discipline)⁴⁴. Et réciproquement.

Parler de l'éthique ou de la spiritualité de l'herméneute peut sembler hors propos. Seul compterait sa capacité à analyser, à comprendre et à donner à comprendre.

Le sujet est éminemment délicat. Aborder de telles questions peut donner l'impression de se poser en « juge », alors que le premier à devoir être « jugé » c'est toujours soi-même.

⁴⁴ Lire par ex. l'ouvrage de référence de Walpola Rahula, *L'enseignement du Bouddha d'après les textes les plus anciens*, Paris, Seuil, 1961, pp. 68s.

La qualité de la vie de prière, la manière de gérer l'argent, les orientations et les pratiques sexuelles, les engagements sociaux et politiques ont, parmi bien d'autres facteurs, des influences sur la manière même de pratiquer l'herméneutique.

Le modèle d'une herméneutique sage, pourrait-on dire, est inséparable de l'herméneute comme « modèle d'un sage » (Jacob Neusner)⁴⁵.

L'épître de Jacques invite chacun à devenir des « réalisateurs de la parole » (*poiètai logou*) et pas seulement des auditeurs. Seul le réalisateur d'œuvre (*poiètès ergou*) est déclaré heureux.

Il est aussi un autre sens dans lequel l'herméneute joue un rôle fondamental dans la pratique de l'herméneutique. C'est dans sa capacité unique à intégrer et à innover, à laisser résonner les paroles bibliques en soi et à devenir soi-même poète.

Ailleurs, j'ai suggéré qu'il y a au moins trois manières différentes et complémentaires par lesquelles nous sommes appelés à lire la Bible⁴⁶.

1. La lecture *obéissante* qui consiste à écouter attentivement les textes de la Bible et à les mettre en pratique.
2. La lecture *existentielle* qui consiste à s'identifier à l'extraordinaire diversité d'expériences des figures de la Bible.
3. La lecture *musicale* qui consiste à reconnaître que les Écritures sont comme des partitions que nous sommes appelés à interpréter de manière unique et qui nous appellent à développer notre propre créativité.

À l'image du Dieu trinitaire, ces trois lectures articulent *écoute* (du Père), *solidarité* (avec le Fils) et *liberté* (par l'Esprit).

La lecture *obéissante* nous apprend aussi à découvrir *qui* sont véritablement les personnages de la Bible.

La lecture *existentielle* nous apprend à découvrir que *je suis chacun* des personnages de la Bible.

⁴⁵ « Il (le judaïsme) est une religion qui repose sur l'idée de Torah, c'est-à-dire de Révélation. Et cette révélation s'est précisément exprimée ou s'exprime sous trois formes : un livre, la Bible hébraïque (pour une large part, l'Ancien Testament du christianisme) ; une tradition orale mémorisée, puis mise par écrit dans la Mishnah, à partir de 200 après J.-C. environ, ainsi que dans d'autres documents ultérieurs ; enfin, surtout, le modèle d'un sage qui incarne ici et maintenant, le paradigme de Moïse, et qu'on appelle rabbin » (« Le judaïsme », *Le grand atlas des religions*, Paris, Encyclopaedia Universalis, 1988, p. 226).

⁴⁶ Shafique Keshavjee, *Dieu à l'usage de mes fils*, Paris, Seuil, 2000, pp. 161s.

La lecture *musicale* nous apprend à découvrir que *nous ne sommes aucun* des personnages de la Bible et que chacun est appelé par Dieu à devenir lui-même.

Dit autrement, il s'agit de toujours *parfaire sa technique musicale* (lecture obéissante), de *jouer les grands morceaux du passé* (lecture existentielle) et d'*improviser sa propre œuvre* (lecture musicale) dans un esprit de service.

Conclusion : **« Quelle herméneutique enseigner aux ministres d'aujourd'hui ? »**

L'herméneutique à enseigner aux (futurs) ministres et laïcs d'aujourd'hui est celle de la *pluralité* des herméneutiques.

Il est important que les différentes « traditions de lectures » des uns et des autres, d'Occident et d'ailleurs⁴⁷ (catholiques, orthodoxes, protestantes, philosophiques, historico-critiques, scientifiques, juives, bouddhistes...⁴⁸) soient comprises par les uns et les autres.

L'herméneutique à enseigner aux (futurs) ministres et laïcs d'aujourd'hui est aussi celle de la nécessaire *hiérarchie* des herméneutiques.

Comme (futurs) ministres d'une Église, il est important que la « tradition de lectures » (ou le « faisceau de traditions de lectures) de cette Église soit bien comprise et intégrée. Encore faut-il que cette tradition (ou faisceau de traditions) soit bien explicitée⁴⁹.

L'herméneutique à enseigner aux (futurs) ministres et laïcs d'aujourd'hui est aussi celle d'une nouvelle *symphonie* possible des

⁴⁷ La problématique herméneutique est bien plus complexe que ce que j'ai pu présenter dans ce texte, notamment parce que le débat herméneutique est aujourd'hui largement dominé en Occident... par des philosophes occidentaux ! L'ouverture aux théologiens chrétiens d'autres aires culturelles (Asie, Afrique, Amérique latine...) sera vitale pour le renouvellement de la théologie et de l'Église pour les décennies à venir.

⁴⁸ Pour une étude herméneutique comparative des différentes « Écritures » des traditions religieuses du monde, cf. de W. Cantwell Smith, *What is Scripture? A Comparative Approach*, London, SCM Press, 1993.

⁴⁹ Pour les Églises qui ont une confession de foi claire, cela est plus facile. Pour les Églises réformées, réticentes à introduire des confessions de foi, cela est bien plus ardu. D'où de nombreux conflits internes résultant de la volonté d'imposer sa « tradition de lectures » (jugée seule fidèle à « l'identité réformée ») au détriment d'autres.

herméneutiques à l'écoute toujours plus fine et ensemble⁵⁰ de l'Herméneute par excellence : *Kyrios Iesous* (cf. la confession de Romains 10,9 et 1 Corinthiens 12,3).

Et c'est dans notre compréhension de *Kyrios Iesous* que les enseignants peuvent converger ou... fondamentalement diverger.

Les Facultés de théologie protestante au sein d'Universités d'État refusent d'avoir une confession de foi (en tout cas en Suisse romande). Rien ne doit venir limiter la « liberté de recherche » du professeur. L'éloge de la liberté est tout à leur honneur et cette liberté doit être protégée. Mais au nom de cette « liberté », les enseignants peuvent être tentés de se soumettre à des visions du monde qui rétrécissent la liberté : celle de Dieu et donc celle des humains⁵¹. Ainsi, l'adoption d'une méthode historico-critique sans critique des pré-supposés philosophiques de la méthode induit une vision du monde dans laquelle Dieu ne peut intervenir dans l'histoire⁵². La résurrection du Christ vient alors à être niée ou anesthésiée⁵³. Seul le Jésus ressuscité par le Seigneur (Père) peut être déclaré Seigneur (Fils). Et si la résurrection est niée, le « Seigneur » ne sera pas Jésus, mais la

⁵⁰ Pour de premiers pas dans cette direction, cf. l'ouvrage de Peter Bouteneff & Dagmar Heller (éds), *Interpreting Together, Essays in Hermeneutics*, Geneva, WCC Publications, 2001.

⁵¹ Le Dieu de la Bible m'apparaît comme celui qui appelle les humains à participer à sa liberté. Sur cette thématique, cf. ma contribution : « La sécurité : une approche théologique » (www.skblog.ch).

⁵² Ou, s'il intervient, c'est un Dieu docète et docile, agissant dans la construction et la reconstruction de sens par les humains.

⁵³ Au sein des Facultés de théologie protestante, plusieurs professeurs confessent clairement le Christ ressuscité dans la ligne de Barth. D'autres ont une position plus floue dans la ligne de Bultmann. Mais presque tous semblent tenir Ricœur pour LA référence en matière herméneutique. Or Ricœur, comme Bultmann, comprend la résurrection comme une « résurrection dans la communauté » (*La critique et la conviction. Entretien avec François Azouvi et Marc de Launay* (Paris, Hachette Littératures, 1995, p. 230). Selon Ricœur « le renoncement à l'idée de survie » (p. 239), aussi rigoureux est-il, est nécessaire. « Pour employer un langage qui reste très mythique, je dirais ceci : Que Dieu, à ma mort, fasse de moi ce qu'il voudra. Je ne réclame rien, je ne réclame aucun 'après'. Je reporte sur les autres, mes survivants, la tâche de prendre la relève de mon désir d'être, de mon effort pour exister dans le temps des vivants » (p. 239). Dans son ultime livre, il affirme encore : « La mort sans survie prend sens dans le *don-service* qui engendre une communauté » (*Vivant jusqu'à la mort*, Paris, Seuil, 2007, p. 91). Toute l'herméneutique de Ricœur, aussi brillante soit-elle, s'achève dans une espérance dont le contenu chrétien est extrêmement pauvre. Et à mes yeux, l'Église chrétienne ne peut se limiter à annoncer l'espérance ricœurienne. Non seulement celle-ci est « pauvre », mais elle est à mes yeux « infidèle » à ce que la tradition chrétienne n'a cessé de communiquer (une Vie transfigurée au cœur et après cette vie défigurée).

Raison se croyant et se déclarant autonome, et de fait soumise à une vision du monde matérialiste, agnostique ou autre.

Dans l'Évangile de Marc, Jésus pose une question sévère aux sadducéens qui doutaient de la résurrection :

« *N'est-ce pas à cause de cela que vous vous égarez : ne connaissant ni les Écritures ni la puissance de Dieu ?* » (Marc 12,24).

L'herméneutique à enseigner aux ministres et aux laïcs d'aujourd'hui est une herméneutique qui comprend les Écritures et qui comprend la puissance (*dunamis*) de Dieu. La compréhension des Écritures sans la puissance de Dieu et la compréhension de la puissance de Dieu sans les Écritures sont également néfastes.

Or Jésus révèle sa puissance dans le service et la faiblesse de la Croix. Tout ministre est appelé au service et sera habité par la faiblesse de la Croix. Mais en Jésus ressuscité est aussi révélée la puissance de Dieu. Par elle tout ministre est aussi appelé à être profondément transformé⁵⁴.

L'herméneutique à enseigner aux ministres et laïcs d'aujourd'hui est celle où Jésus est à la fois l'enseignant du ministère et l'enseignant de l'herméneutique.

Or Jésus est l'herméneute par excellence des Écritures... sans rien avoir écrit lui-même ! Sa Voix a résonné dans ses disciples, leurs écrits et leurs lettres, et elle continue à résonner jusqu'à nous.

La Bible est l'Espace de résonance de la Voix de Dieu et des hommes⁵⁵. Et c'est dans la résonance de la Voix de Jésus que Dieu continue à nous parler aujourd'hui.

« Triple écoute » ai-je dit. Écoute prioritaire des voix de la Bible. Écoute des voix des traditions. Écoute des voix du monde⁵⁶.

⁵⁴ Paul a admirablement enseigné et reflété dans sa vie, la mort et la résurrection du Christ (cf. 1 Corinthiens 2,1-5 ; 1 Corinthiens 15 ; 2 Corinthiens 4 ; Philippiens 4,10 ; Romains 6...).

⁵⁵ Ainsi, la Bible peut être comprise non seulement comme Texte(s), Écriture(s) ou Parole(s), mais aussi comme Voix qui résonne(nt). Pour une riche réflexion sur la thématique des voix dans la littérature, cf. de Christiaan L. Hart Nibbrig, *Voix fantômes. La littérature à portée d'oreille*, Paris, Van Dieren Editeur, 2008. L'ouvrage s'ouvre avec cette belle citation : « Il existe une écoute appropriée aux résonances. [...] Pour la plupart des gens, la résonance s'atténue lentement – finit par se perdre entièrement. Pour ceux qui ont l'ouïe appropriée, la résonance peut suivre ses propres lignes : elle s'estompe d'abord, reprend de l'amplitude ensuite et devient finalement plus sonore que le son lui-même » (Arthur Schnitzler à Olga Waissnix, 18.4.1888) (p. 7).

⁵⁶ Il n'est pas inutile de préciser que l'écoute des « voix du monde » peut aussi être interprétée comme le déchiffrement des lois, mystères et signes que le Créateur y a inscrits. Ainsi, de grands scientifiques comme Newton, Pascal, James Maxwell,

À cela il faudrait en rajouter une quatrième. Écoute de la Voix vivante en nous à force d'écouter résonner toutes ces voix.

« *C'est pourquoi, comme dit l'Esprit Saint : aujourd'hui si vous entendez sa voix, n'endurcissez pas vos cœurs...* »⁵⁷.

La Voix de Dieu est vivante. Et en chacun de nous il y a des obstacles. Ma prière, c'est que cette Voix vivante de Dieu, par sa fine subtilité et son silence respectueux, libère chacune de nos voix pour une communication symphonique sous la direction de *Kyrios Iesous*.

Annexe

(Shafique Keshavjee, *Une théologie pour temps de crise*, Genève, Labor et Fides, 2010, p. 143.)

Théologie ecclésiale et théologie universitaire

La théologie universitaire est à distinguer de la théologie ecclésiale. Et au sein de la théologie universitaire, la théologie convictionnelle doit être distinguée d'une théologie philosophique et historico-critique.

1. L'Université

L'Université est un espace de **liberté** au service d'une quête d'**universalité** (vérité pour tous, bien de tous).

- 1.1. Hors des institutions de la société (État, entreprises, Églises...), elle est un espace qui résiste aux intérêts particuliers et à court terme.
- 1.2. Sa liberté est fragile et doit dès lors sans cesse être reconquise.
- 1.3. Sa vocation d'universalité est menacée et doit dès lors sans cesse être stimulée.

2. Théologie ecclésiale et théologie universitaire

La théologie universitaire est différente de la théologie ecclésiale.

- 2.1. La **théologie ecclésiale** a comme vocation première de renouveler continuellement la fidélité à son héritage et de le transmettre librement et généreusement dans un monde qui change. Elle est confessante.

suite en page suivante

Kurt Gödel ou Francis Collins, pour ne mentionner qu'eux, ont chacun cherché à articuler « écoute de la Bible » et « écoute du monde ». Et ce n'est pas un hasard si les sciences modernes ont pris leur véritable essor dans des pays façonnés par une vision du monde née de l'écoute de la Bible.

⁵⁷ Hébreux 7,7 en reprenant le Psaume 95,7-11.

- 2.2. La **théologie universitaire** a comme vocation première de garder vivante la liberté de la recherche (et la recherche de la liberté) au service d'une quête d'universalité (attentive à l'universalité des quêtes). Elle n'est pas au service de l'Église, mais libre pour contribuer au rayonnement de l'Église et de l'ensemble de la société. Elle n'est pas confessante, mais porteuse de convictions qui sans cesse sont ouvertes à la critique.
- 2.3. Aussi bien la théologie ecclésiale que la théologie universitaire peuvent perdre de leur liberté ou de leur universalité. Le cas échéant, chacune a besoin d'être critiquée et stimulée à retrouver sa vocation propre.

3. Théologie convictionnelle et théologie philosophique et historico-critique

La théologie universitaire est une discipline (la seule, avec la philosophie ?) qui a besoin de toutes les disciplines universitaires (sciences, sciences humaines, philosophies...) pour se construire.

- 3.1. La théologie universitaire a deux composantes : celle qui, *dans la modernité*, re-pense et transmet un héritage et celle qui à *partir de la modernité* pense et élabore une généalogie.
- 3.2. La préoccupation de la **théologie universitaire « convictionnelle »** (« chrétienne », « juive », etc.) est le renouvellement et le rayonnement de sa tradition en débat critique avec tous les savoirs contemporains.
- 3.3. La préoccupation de la **théologie universitaire « philosophique et historico-critique »** est l'élaboration d'une « théorie du religieux dans les limites de la raison humaine » et la production de « nouveaux savoirs conformes au critère d'autonomie propre à la modernité ».

4. Intercritique

La théologie universitaire « convictionnelle » et la théologie « philosophique et historico-critique » peuvent l'une comme l'autre s'égarer. Par une intercritique constante, elles peuvent se stimuler mutuellement à plus de liberté et de fidélité.

4.1. La théologie universitaire « philosophique et historico-critique » court le risque de succomber à un conformisme universitaire sans distance critique et ainsi de perdre sa liberté.

4.2. La théologie universitaire « convictionnelle » court le risque de succomber à un traditionalisme des convictions sans distance critique et ainsi de perdre sa liberté.

4.3. Par une interpellation mutuelle, chacune des deux théologies peut stimuler l'autre à plus de liberté et de créativité.